

EST-IL VRAI QUE SEUL LE PRESENT EXISTE ?

Conseils d'approche du sujet :

La difficulté du sujet, c'est que le présent est une catégorie dont la réalité « ontologique » est difficile à établir. Il est d'abord essentiellement une perception, et ensuite une des trois modalités temporelles, dans les langues indo-européennes. Il n'en est pas ainsi dans d'autres langues qui marquent autrement leur notion du temps. On peut facilement s'enliser dans une tentative de soutenir que oui, seul le présent existe. Mais c'est un peu comme s'enrouler une corde autour du cou,



« Nous ne serons jamais assez attentifs aux attitudes, à la cruauté, aux convulsions, aux inventions, aux blessures, à la beauté, aux jeux de cet enfant vivant près de nous avec ces trois mains, et qui se nomme le présent ».

René Char, Recherche de la base et du sommet



DISSERTATION REDIGEE

Si le temps a une telle importance pour l'homme, c'est qu'il sait qu'il lui est compté et que son existence incarnée se déroule entre les deux bornes de la naissance et de la mort biologiques. La conscience n'est pas uniquement une affaire de puissance réfléchissante ou déterminante en mode kantien: elle est aussi la conscience de la brièveté de la vie humaine et des options philosophiques comme humaines qui en découlent. Cette conscience du temps et de la mort a pu orienter vers l'idée que seul le présent compte, (et donc existe) ce qu'on a résumé dans la formule latine « carpe diem ». Est-il pourtant possible de choisir une vie où seul le présent existerait ? Une vie qui se déroulerait dans l'oubli d'un présent qui s'abolit incessamment dans le passé ? Une vie qui ignorerait délibérément l'avenir, ses inquiétudes, son incertitude mais aussi sa puissance de tension.

Car les modalités temporelles n'organisent pas seulement la pensée ni ne reflètent seulement les catégories des langues indo-européennes : elles structurent aussi un certain existentialisme qui se déploie selon ces trois modes du passé, du présent et du futur.

Nous verrons donc dans un premier temps comment on a pu tenter d'établir la réalité ontologique du présent (et son impossibilité philosophique). Nous verrons ensuite que le

présent n'a de sens que dans l'épaisseur de l'histoire et de la mémoire, autrement dit du passé et du futur. Enfin nous verrons en quoi le temps s'oppose à l'éternité, et qu'à ce titre, en effet, dans l'éternité, seul le présent existe et qu'il est aussi une catégorie métaphysique et religieuse.

Dans *Le gai savoir* Nietzsche félicite les gens optimistes et insouciantes selon ces termes : « *Ce qui me rend heureux, c'est de voir que les hommes refusent absolument de penser la pensée de la mort ! Et je contribuerais volontiers à leur rendre la pensée de la vie cent fois plus valable encore !* ». Mais bien avant lui, les philosophes stoïciens avaient perçu l'impossibilité de penser la mort. Après Nietzsche, Vladimir Jankélévitch avait tenté l'aventure. S'il est possible de mener une vie où seul le présent existe, il est pourtant difficile d'affirmer que seul le présent existe. Il n'a de réalité que dans la pensée humaine. Qu'est-ce que le temps en effet ? S'il se traduit objectivement à travers le calendrier, l'horloge, il est surtout une perception de l'homme, et à ce titre, le temps est d'abord le temps vécu. Temps éminemment élastique, comme l'a vu Bergson, le grand champion de l'analyse de la durée. L'instant « t » du présent n'est en effet qu'une variable et l'on ne peut mettre un contenu sur chaque point de cette ligne. Kant décrit dans la *Critique de la Raison pure* ce schéma intérieur qui veut que « *nous représentons la suite du temps par une ligne qui se prolonge à l'infini et dont les diverses parties constituent une série qui n'a qu'une dimension, et nous concluons des propriétés de cette ligne à toutes les propriétés du temps* ». Schéma qui n'a rien d'universel. Les langues sémitiques ne connaissent le temps que sous la forme de l'accompli et de l'inaccompli : du monde qui est et du monde qui vient. Merleau-Ponty dans sa *Phénoménologie de la perception*, a tenté de traduire ce mystère de ce présent toujours évanescant, intangible et qu'on ne peut saisir puisque son essence est d'être passage du présent dans le passé, éternel évanouissement : « *le passage du présent à un autre présent, je ne le pense pas, je n'en suis pas le spectateur, je l'effectue, je suis déjà au présent qui va venir comme mon geste est déjà à mon but* ». Cette conscience du présent immédiat, fugace et qui va toujours s'évanouissant ne cesse de confondre avec celle du passé et celle du futur et la perception de cet écoulement semble interdire tout simplement de vivre. La vie vécue impose une sorte d'oubli de ce que Bergson a tenté d'appréhender dans *Matière et mémoire* : « *le présent réel, concret, vécu, celui dont je parle quand je parle de ma perception présente, celui-là occupe nécessairement une durée* ». Certes, mais et quoi ? L'homme veut vivre, aimer, sentir, rêver aussi. Le temps n'est pas une durée vide : le temps, c'est aussi de l'amour, comme dit une fort belle chanson (*Lucie*). S'il est donc vrai que le présent existe, et cela est impossible à établir, il peut faire l'objet d'un choix existentiel. Mais ce qui existe, c'est d'abord le tissage dans une histoire du passé et du présent.

Si l'homme vit, c'est en effet c'est et cela ne peut être que selon les trois dimensions temporelles qui construisent sa conscience et en particulier celle du passé, qui donne à la conscience sa densité, son épaisseur, sa saveur.

C'est la seule angoisse de la mort qui peut pousser un homme à choisir de ne vivre que dans une sorte d'éternel présent totalement illusoire. Cette angoisse, Blaise Pascal l'a évoquée dans ses pensées, à partir d'une autre catégorie que celle du temps, celle de l'espace. Le silence des espaces infinis le laissait terrifié. À juste titre, car l'infini est une impossibilité de

la pensée. Pour penser, il faut des limites. Le présent illimité sur une ligne continue qui ne serait qu'une succession d'instants « t » ne pourrait soutenir qu'une existence vide de sens. La vie est d'abord discontinue, elle n'est pas une suite d'unités continues, mais la perception elle-même ne se construit que sur fond de « contraste ». Contraste entre l'objet perçu et l'homme qui perçoit, contraste dans l'objet même, et contraste dans le temps lui-même qui peut aller d'une extrême contraction qu'on appelle « l'instant » à une sorte d'étirement sans fin : « les arrhes de l'éternité » ou tout simplement un ennui sans fond.

Le choix qui consisterait à refuser l'avenir comme à ignorer le passé aurait des conséquences tragiques non seulement sur une existence humaine mais aussi sur une société. Quelle nation peut se construire et durer sans ce qu'on a appelé le « roman national ». De même, il existe des « romans familiaux », des généalogies, tout ce qui construit entre réel et parfois imaginaire, une mémoire.

Au même titre que le présent, le passé est une condition de la pensée, et pas seulement une catégorie. Il peut conditionner, au moins partiellement le présent, qui est le temps de la décision, donc de la liberté humaine. Exercice difficile et qui ne saurait se produire sans l'appui de la raison. Le choix de ne vivre qu'au présent implique l'abolition de la mémoire, mais aussi de la raison. À ce titre, il ne peut être qu'une position purement intellectuelle. Dans la vie concrète, la décision implique de se projeter dans l'avenir, fût-ce dans une obscurité et une ignorance relative. Les Scolastiques évoquaient une vertu particulière : celle de prudence ou perfection des actes humains, qui imposait nécessairement de mobiliser l'expérience passée dans l'acte de délibération. Acte qui requiert du temps et non plus la chimère de l'instant T immobilisée dans une sorte d'essentielle évanescence.

Non, le présent ne peut exister seul. C'est une impossibilité pratique, voire même théorique, et aucune phénoménologie ne peut rendre compte de la réalité ontologique du temps, qui n'apparaît que dans la contingence de la matière.

Mais qui est aussi objet d'angoisse pour l'homme...

Le présent, le passé et le futur sont autant de moments qui se manifestent dans la conscience et qui ne peuvent se soustraire à notre existence. « *Car ces trois temps existent dans notre esprit et que je ne les vois pas ailleurs* » comme l'a vu Saint Augustin dans *Les confessions*. Là encore, s'impose à l'esprit humain l'idée que le temps n'existe qu'en nous. Et puisque ces modalités s'imposent à notre esprit, elles auront nécessairement une influence sur la perception que nous avons de nous-mêmes et celle que nous avons du monde qui nous entoure. Dis-moi comment tu penses la durée, je te dirai qui tu es...

Or avec le temps, vient le sentiment de son écoulement inexorable comme aussi du terme échu qui se rapproche au fur et à mesure des années. Thème de prédilection de la poésie lyrique que cette fuite du temps. Lamartine a chanté cette suspension désirée de l'instant fugitif de la présence de l'aimée

« ô temps suspend son vol,

Et vous heures propices suspendez votre cours ».

Rien à faire, le temps coule comme le sable ou l'eau entre les mains d'un enfant. Mais ce n'est qu'une image, une impression qui ne saurait à elle seule fonder la réalité ontologique du temps (comme de l'espace, qui constituent les deux modalités du monde sensible).

Si la mort est objet d'angoisse, si elle est impossible à penser, c'est sans doute qu'il est difficile à l'homme d'admettre que sa vie s'arrête à la seule existence terrestre.

Or, le temps n'a de sens pour le monde chrétien (et pour un esprit religieux) que comme coextensif à l'éternité, comme l'avait formulé Thomas d'Aquin. Le temps se déploie dans ce cadre selon trois modalités : le temps des hommes, *l'aevum* des anges (une temporalité particulière) et l'Éternité divine, qui n'est que l'actualisation de la vie humaine en Dieu, selon ce qu'elle a été. C'est dans cette vision que le temps, sans se dissoudre, s'accomplit en Éternité, qui n'est pas une infinité d'années mais qui est plénitude de vie. De vie dite éternelle : autrement dit un éternel présent puisque « *toute larmes seront effacées de nos yeux* ». C'est dire encore combien le présent se veut le temps de la jouissance, du bonheur, du refus de l'angoisse. Et c'est sans doute la leçon du présent de se vouloir, dans l'instant parfait, une sorte d'avant-goût de l'Éternité. Plus de mort, ni de larmes mais une création nouvelle et avec elle, une temporalité résolument nouvelle, impensable selon les catégories philosophiques du rationalisme, mais pensable avec une métaphysique idoine.

Ainsi le présent, qui est le temps de la présence, ouvre-t-il sur l'horizon de la transcendance et de l'espérance. Si seul le présent existait, l'homme ne serait qu'un animal livré au pur instinct de l'immédiateté. Il ne serait plus « homme » tissé dans une existence charnelle faite de souvenirs, d'actions, de réalisations, de souffrances aussi, d'espoirs parfois déçus, d'attentes irréalisables ou réalisés, de rêves, de bruit et de fureur aussi. Le présent seul n'est qu'une illusion de la pensée, une chimère sans autre objet que de nourrir l'imagination des poètes et souvent aussi, des philosophes.